

Compte rendu

Ouvrage recensé :

La parole et l'outil, par Jacques Attali. Collection « Économie en liberté ». Presses Universitaires de France, Paris, 1975, 243 p.

par Raynald Leblanc et Clément Lemelin

L'Actualité économique, vol. 52, n° 1, 1976, p. 135-137.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800666ar>

DOI: 10.7202/800666ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La parole et l'outil, par Jacques Attali. Collection « Economie en liberté ». Presses Universitaires de France, Paris, 1975, 243 pages.

Rien ne sert de cacher notre déception, notre irritation et notre frustration communes à la suite de la lecture de *La parole et l'outil*. Si nous sommes favorables aux objectifs de la collection « Economie en liberté », c'est-à-dire la publication d'ouvrages simples, critiques et ouverts aux autres sciences sociales, force nous est d'avouer que le succès du volume d'Attali nous apparaît bien mince. Cet échec nous semble tenir à la fois à un défaut de structure, à une rédaction trop précipitée et à un encombrement de détails qui fait bien vite perdre au lecteur le fil de l'argument. Ce sont là des

carences énormes pour un livre dont la prétention est de mettre sur pied une structure de remplacement à la société actuelle.

La critique d'Attali porte sur la société d'abondance et ses effets principaux, la dégradation des stocks et la répression des relations interpersonnelles. Après avoir brièvement discoursé sur les problèmes du monde actuel, l'auteur s'empresse de présenter un cadre analytique gravitant autour des concepts d'énergie et d'information. Ces concepts valent au lecteur des pages éblouissantes d'érudition. Le malheur, c'est qu'on peut mettre en doute leur caractère opérationnel, tout comme on peut se demander dans quelle mesure les autres sciences sociales se rallient à un tel cadre d'analyse. De plus, plusieurs de ces pages ne servent à rien dans le reste du développement.

L'ouvrage d'Attali porte en grande partie sur la structure relationnelle des activités de consommation et de production. Ici aussi l'auteur nous donne de belles pages (par exemple, les pages 110 et 111 sur les travailleurs qui sont progressivement « mis au rebut, jetés dans des dépotoirs ou des maisons de retraite »). Dans son analyse, Attali a recours à la notion de « société de spectacle », un concept scruté de façon beaucoup plus systématique chez d'autres auteurs. L'effet du processus explosif de développement est de canaliser les échanges vers les objets, tant et si bien qu'au bout du compte on ne communique plus que par l'intermédiaire de signes monétaires ; l'objet devient un substitut à la relation. Voici venir le temps du spectacle où tout homme devient impuissant et indifférent face à ce qui l'entoure.

La solution de rechange, toujours selon Attali, c'est un processus implusif basé sur la valeur d'usage, un projet autogestionnaire, décentralisé et relationnel, favorisant la créativité et la participation des individus. S'il est facile de mettre en relief les tares du processus explosif, ainsi que le fait le volume, la tâche de décrire le fonctionnement du modèle implusif est bien plus difficile, tout comme celle d'indiquer le mode de transition d'un processus à l'autre. Ottali ne s'étend guère sur le sujet. Parler d'« acceptation du tragique de la condition humaine » risque de laisser sceptique plus d'un lecteur tenté de n'y voir que facilité ou naïveté.

Pour rendre justice à ce volume, soulignons que son auteur est le premier à reconnaître qu'il l'a voulu « ouvert et plein de doutes ». Il n'en demeure pas moins que la forme de ce volume en rebutera plusieurs à qui il apparaîtra comme un salmigondis indigeste. On peut se demander si l'utilisation du calembour et du paradoxe en tête de chapitre (le champ du signe, l'erre nouvelle, l'auto ré-organisation par l'anti-organisation, etc.), la création massive de nouveaux concepts, ou encore le recours à la catégorisation (par exemple, on se réfère à huit-modèles-sociaux-dont-trois-seulement-sont-possibles) aident à la compréhension de la doctrine proposée.

Voilà qui est malheureux car les problèmes que soulève Attali sont pertinents. Le lecteur risque cependant de n'y voir que du feu ou encore, découragé, de qualifier l'ouvrage de verbeux et prétentieux.

Enfin, ce n'est pas à un débat épistémologique que nous convie l'auteur ; tout au plus propose-t-il une nouvelle vision idéologique. Le volume d'Attali n'aborde guère le problème des fondements anthropologiques, psychologiques

et sociologiques des sciences économiques. Dans ce sens, les prétentions critiques de la collection « Economie en liberté » deviennent beaucoup plus limitées.

Raynald Leblanc
et
Clément Lemelin,
Université de Montréal.